

ATTENTAT CONTRE LE CONSEIL CONSTITUTIONNEL

L'horreur frappe de nouveau

«Je les ai vus mourir, rendre l'âme. C'était insupportable». Avec peine, Radia raconte ce qu'elle a vu dès les premières secondes qui ont suivi l'attentat. Un attentat ayant ciblé, hier, le siège du Conseil constitutionnel au boulevard du 11 Décembre 1960 à El-Biar.

Meriem Ouyahia - Alger (Le Soir) - Un autre symbole de l'Etat a été visé hier par un attentat barbare. Le Conseil constitutionnel, la plus haute juridiction du pays, a été la cible d'une voiture piégée. Il était 9h40 quand une voiture a foncé droit sur le parking de cette institution.

La déflagration a été entendue à plusieurs kilomètres à la ronde, et ce, jusqu'à Aïn-Naâdjia. Un policier mourra sur le coup et deux gardes républicains en faction devant ce bâtiment officiel connaîtront le même sort. Un bus de transport des étudiants, pratiquement vide, a subi de plein fouet le choc de l'explosion. Il a été complètement calciné.

Un automobiliste, qui était en panne, selon des témoins, n'a pas eu la vie sauve également. Un second véhicule de transport d'étudiants a été également touché par l'explosion. Il y avait à son bord une dizaine d'étudiants.

Des voitures se trouvant aux alentours ont été également soufflées. Des personnes se trouvant à leurs bords décéderont.

L'explosion a aussi soufflé le siège du Haut-Conseil isla-

mique, le bazar d'El-Biar, et la résidence des magistrats. Cette dernière abritait un séminaire sur la justice des mineurs.

A notre arrivée, les journalistes devant couvrir cette rencontre étaient sous le choc. Une consœur, Radia, raconte : «Nous nous trouvions à proximité de la sortie de la résidence des magistrats. Nous avons entendu un immense bruit et un souffle nous a secoués. Et puis, c'est la panique.» Les vitres étant cassées, tout le monde se bousculait vers la sortie.

Dehors, des scènes d'horreur les attendaient. Après le noir total à cause de la fumée et de la terre, le chaos était apparent. «J'ai vu un policier agoniser. Un jeune, loin de sa moto, rendre son âme. Les étudiants du Cours, des passants, tous gravement blessés. C'était horrible», relate difficilement Radia.

Comme elle, d'autres journalistes se dirigeront vers le Conseil constitutionnel. A l'entrée du parking de cette institution, à gauche, il y avait un gros cratère. «La voiture piégée a été complètement calcinée. Des dizaines de corps des travailleurs jonchaient le



Photo : Djallel B.

sol», dit-elle avec beaucoup de peine. Cette rue a été immédiatement fermée à la circulation. Les passants, affolés, couraient dans tous les sens. Les stridentes sirènes des ambulances évacuant les victimes retentissaient.

A notre arrivée, vers 9h 55, la scène est cauchemardesque. La partie gauche du Conseil constitutionnel est complètement détruite. Pratiquement tous les bureaux sont endommagés. Le rez-de-chaussée de la bâtisse mau-

resque, inaugurée récemment par le président de la République, a été complètement détruit. Sur place, les plaques de sang n'ont pas encore séché.

Les secours continuent à dégager les corps déchiquetés du personnel du Conseil constitutionnel. Le portail de cette institution a été torqué par la puissance du souffle.

Le bus orange de transport des étudiants est encore en fumée.

Des personnes mortes sur le coup sont encore à l'intérieur de leur véhicule. D'autres sont recouvertes d'un drap blanc, des couvertures, d'un drapeau algérien, ou bien encore, par des feuilles de journaux. Elles seront acheminées vers les hôpitaux Mustapha-Pacha et Beni-Messous. «Il y a eu des citoyens qui ont eu le réflexe d'acheminer très rapidement des blessés vers les hôpitaux», raconte un témoin.

A ce nomment-là, le ministre de l'Intérieur et des Collectivités locales, Yazid Zerhouni, arrive en catastrophe sur les lieux. Il n'a pas donné de bilan des deux attentats. Ould Kablia, Sidi Saïd, Ould Abbès, Ali Tounsi viendront successivement en évitant de faire des déclarations aux journalistes.

Les éléments de la Sûreté nationale, fort nombreux, tentent de mettre en place le périmètre de sécurité. Des curieux

s'agglutinent, portables à la main, pour prendre des photos et filmer. La peur d'une fuite de gaz ou d'un autre attentat plane. Le premier bilan tombe, faisant état de 27 morts.

A quelques mètres du Conseil constitutionnel, les vitres des magasins ont éclaté en mille morceaux. Ils jonchaient le sol. Leurs propriétaires ont du mal à croire qu'ils sont encore vivants.

Des passants, notamment des étudiants ayant flirté avec la mort, éclatent en sanglots. Ils ne savent pas quoi faire. Ils sont orientés vers la polyclinique d'El-Biar, se trouvant à proximité du Haut-Conseil islamique. «Nous avons pris en charge dès les premières minutes les blessés graves. Ils étaient au nombre de 20», nous a indiqué un médecin.

«Actuellement, nous prenons en charge les blessés légers et les crises d'anxiété. Nous avons des enfants scolarisés du CEM Mokri se trouvant à 100 mètres à vol d'oiseau», relève un agent de cette polyclinique. La liste des blessés est affichée à l'extérieur. Parents en pleurs, amis affaiblis y accourent pour la consulter. Nombreux sont ceux qui exploseront en sanglots. Ils n'ont pas trouvé le nom recherché. Ils savent que maintenant, ils devront faire le tour des hôpitaux et des morgues pour retrouver leurs proches.

M. O.

SIÈGE DE L'ONU À HYDRA

Totalement soufflé

«Il faut faire vite. Il y a des personnes vivantes sous les décombres». L'officier de la Protection civile, le talkie-walkie à la main, lance un énième appel à sa hiérarchie pour renforcer les secours.

Abder Bettache - Alger (Le Soir) - Il est 10h 35mn, le quartier résidentiel Parmentier, sis à Hydra, est en ruine et ses habitants sous le choc.

A 10h 15mn, une explosion au camion piégé a ciblé le siège du Pnud (Programme des Nations unies pour le développement) de l'ONU. Premier bilan : Une dizaine de morts, recensés parmi le personnel de cette organisation internationale. Une dizaine de mètres plus loin, le siège du Haut commissariat des Nations unies pour les réfugiés (HCR), rattaché également à la représentation de l'ONU d'Alger est totalement soufflé. Au niveau de cette dernière, on recense un grand nombre de blessés.

Parmi ces derniers figurent notamment des réfugiés de pays africains, dont le nombre serait d'une trentaine. En somme, la rue Raoul-Payen, lieu où s'est produit l'attentat est désormais méconnaissable. Des bâtiments effondrés, des façades d'immeubles écroulées et des voitures calcinées. Des lambeaux de chairs sont toujours collés aux portails, alors qu'un cadavre est toujours à terre.

Affolement. La scène est indescriptible. L'émotion est totale alors que la panique s'est emparée de tout le monde. La course contre la montre pour sauver les personnes encore vivantes et se trouvant sous les décombres est engagée.

La mobilisation est totale. Les éléments de la Protection civile, de la Sûreté nationale et de la Gendarmerie nationale s'agitent dans tous les sens. Les journalistes bousculés sont priés de quitter les lieux.

Le kamikaze, petit de taille, est âgé d'une quarantaine d'années

«Il faut éviter de marcher sur les ruines du bâtiment pour éviter l'effondrement de ce qui reste de la bâtisse», lance un commissaire de police. La scène se déroule sous les regards du directeur du Pnud. Ce dernier n'en croyait pas ses yeux.

La bâtisse qu'il a quittée il y a de cela une heure est complètement rasée. «Il se trouvait au marché», lorsque l'attentat s'est produit, indique un habitant du quartier.

En effet, l'attentat perpétré à 10h 15mn au moyen d'un camion-citerne est «l'œuvre»

d'un kamikaze. «J'étais dans mon véhicule derrière le camion-citerne qui roulait à faible allure. Il gênait quelque peu la circulation. A son arrivée devant le portail du Pnud, le responsable chargé de la sécurité du site interpelle le chauffeur du camion et lui demande des explications sur sa manœuvre. Il me semble avoir entendu lui dire qu'il n'y a point de camion attendu pour aujourd'hui. Le conducteur du camion, de petite taille, les cheveux blancs, la quarantaine passée redresse son engin et après hésitation, il me cède le passage. Deux à trois minutes après, soit une fois que je quitte la rue Raoul-Payen j'entends une très forte explosion. Le conducteur du camion-citerne a foncé droit sur le siège de l'ONU».

Le témoignage livré de vive voix au ministre de l'Intérieur, qui s'est déplacé sur les lieux du crime en compagnie du directeur général de la Sûreté nationale était pointu. Son auteur qui a assisté à la scène est encore sous le choc. Il n'arrive toujours pas à croire ce qu'il a vu ce mardi 11 décembre 2007.

Le vieux miraculé enfermé dans sa chambre

11h 15mn. Les secours se poursuivent toujours, les sirènes d'ambulance retentissent de partout. On évacue les blessés vers les hôpitaux les plus proches.



Photo : Samir Sid

Les CHU Beni-Messous et Mustapha sont les plus sollicités.

Au niveau de la rue des frères Ben-Ali adjacente à la rue Raoul-Payen, l'attroupement des citoyens est visible. Les proches des victimes arrivent de partout, à l'affût de la moindre information sur leurs proches. Les résidents de l'immeuble le «Vergier» sont sous le choc. L'immeuble en question de trois étages est complètement dévasté. C'est à ce niveau qu'on recense le plus grand nombre de morts. «Laissez-moi passer et voir mes parents». Karim, médecin de fonction, ne verra plus

jamais ses parents. Ils ont péri dans l'attentat. C'est le cas pour les autres habitants de cet immeuble faisant face au siège de l'ONU.

Mohand quant à lui, n'en croit pas ses yeux. «Je remercie le bon dieu. Mon père, âgé de 86 ans se trouvant à l'intérieur de sa chambre dans la villa mitoyenne du siège de l'ONU, a échappé à la mort. La maison s'est effondrée, mais aujourd'hui, Dieu a voulu que «mon vieux» reste encore en vie. On vient de le retrouver dans sa chambre coincé entre les quatre murs. Il n'est même pas blessé», témoigne notre interlocuteur.

La pluie tombe. Les éléments de la Sûreté nationale reprennent la situation en main. Ils délimitent pour la énième fois le périmètre de sécurité. Signe de nervosité, ils exigent des journalistes de quitter les lieux.

Au niveau de la rue des frères Ben-Ali l'attroupement des citoyens est dense. A l'autre bout de la rue Raoul-Payen, les ambulances se mettent en file indienne. Les victimes sont évacuées. Il est 13 h. Les signes de l'horreur sont encore dans ce que fut le très sécurisé quartier Le Parmentier de Hydra.

A. B.